

Jacqueline Henry

Échos d'Eco

« L'expérience de la traduction », tel était le titre de l'intervention prononcée le mercredi 25 avril 2001 à Jussieu par Umberto Eco dans le cadre d'une série de conférences organisées par Julia Kristeva en hommage à Roland Barthes – que tous deux ont bien connu. Ce titre reprend celui de l'ouvrage récemment publié en anglais par l'université de Toronto, *Experiences in Translation*, qui rassemble deux conférences données par Eco sur le sujet.

En introduction, Eco précise que pour étudier la traduction comme le bilinguisme, il faut se pencher sur le cas d'enfants en situation bilingue et que lesdits enfants soient suivis par des linguistes. D'autre part, pour étudier la traduction et avancer une théorie de la traduction, il faut analyser de nombreux exemples, mais aussi avoir traduit – et, si possible, avoir été traduit.

Première affirmation majeure : l'équivalence des signifiés ne suffit pas pour parvenir à une traduction satisfaisante. Deux énoncés A et B ne véhiculent la même proposition que s'ils peuvent se retrouver dans un métalangage (idée sous-jacente à certains systèmes de traduction automatique). Si, en théorie, il n'y a pas de traduction parfaite, force est néanmoins de constater que la traduction se fait. Eco s'est amusé à prendre la première strophe du fameux poème « Les chats » de Baudelaire, à en rechercher quelques traductions existantes en anglais, et à faire retraduire l'une d'elles par Altavista ; par chance, la structure du texte n'étant pas trop compliquée, le résultat n'est pas atroce. Il n'y a même qu'une véritable faute (« ...comme eux sédentaires », « ...like them sedentary », devient avec Altavista « ... les aiment sédentaires »).

Deuxième affirmation importante : la traduction concerne des occurrences textuelles, et non des langues. Chaque œuvre, notamment littéraire, décrit un monde, et il incombe au traducteur de faire des inférences sur ce monde ; autrement dit, il doit comprendre, suivre la logique de ce dont il est question dans le texte. Ainsi, si un jeu ou une allusion dans l'original ne sont pas reproductibles à l'identique en traduction, Eco estime tout à fait légitime de les déplacer, ailleurs ou autrement. On peut alors se poser la question : cette traduction est-elle fidèle ? Car il est vrai qu'elle sera référentiellement fautive. Ainsi, dans *Le Pendule de Foucault*, où il est fait, dans l'original, lors d'un voyage en voiture, une allusion au poète italien Leopardi (sans que le poète ni l'œuvre concernée ne soient explicitement cités), il a indiqué à ses traducteurs que ce qui importait, c'était qu'ils laissent une allusion littéraire même si elle ne renvoie plus à Leopardi. Dans la traduction de Jean-Noël Schifano, c'est Lamartine qui transparaît.

Pour Eco, l'interprétation du texte est un pari sur son sens, et la réexpression de son sens profond peut autoriser des changements locaux de référence. La question que le traducteur littéraire doit se poser est : quelle impression ce texte doit-il produire ? Un livre est une imbrication d'histoires, depuis des hyper-propositions (l'histoire du livre entier en résumé) jusqu'à des micro-propositions (paragraphe, phrases) en passant par des macro-propositions (comme l'histoire d'un chapitre en résumé). C'est au niveau « micro » que peut intervenir le traducteur.

À propos des problèmes culturels et des décalages entre la langue-culture de départ et celle de la traduction, Eco estime tout à fait possible d'explicitier (à condition que ce soit dans le texte même ; il est peu favorable aux NdT, qui sont toujours, selon lui, des signes de faiblesse). Ainsi, lorsque dans *Sylvie*, de Nerval, qu'il a traduit, on lit (chap. 13), « il s'enrôle dans les Spahis », il a jugé bon, pour ses lecteurs italiens, compte tenu également du décalage temporel, de traduire par : « si è arruolato oltremare (= outre-mer) negli Spahis », afin de donner une idée du dépaysement impliqué par cette décision. Dans *L'Île du jour d'avant*, un des personnages est un prêtre italien ayant un accent allemand, ce qui est rendu à travers des constructions à l'allemande (rejet du verbe en fin de phrase, etc.). Mais que pouvait faire le traducteur allemand ? Il a opté pour un décalage temporel, faisant parler au personnage un pseudo-allemand du XVII^e. Eco cite également le cas de *Guerre et paix*, où certains personnages s'expriment en français, langue incompréhensible à leurs compatriotes ; si, dans la traduction française, ils parlent comme les autres personnages, l'impression de « défamiliarisation » est perdue. Dans le même ordre d'idée, les citations latines du *Nom de la*

rose, qui connotent l'éloignement temporel et la religiosité, ont dû être rendues, dans la traduction russe, par l'ancien slavon de l'Église orthodoxe pour produire le même effet.

À propos de l'opposition sourciers-ciblistes (du côté des ciblistes, il évoque notamment les adeptes de la « target-oriented theory », autour de Gideon Toury), il soulève la question de l'opposition entre « xénophilisation » et « naturalisation » (il dit « nationalisation »). À l'extrême, dans le cas des traductions ciblistes, il se demande à quel point le texte cible est encore le texte de départ ; dans ces traductions, les problèmes de l'original deviennent négligeables. Il pose également la question du vieillissement de la langue d'origine, qui implique, en traduction, soit une modernisation, soit une archaïsation *a posteriori* qui passe bien souvent par la mémoire culturelle des traductions modernistes antérieures.

En résumé, Umberto Eco prône la traduction d'un monde plus que d'une langue, et exprime un grand souci de l'univers de réception, indiquant d'ailleurs que, fondamentalement, c'est bien par souci de la réception que l'on traduit ; c'est pourquoi l'on peut faire entendre Lamartine plutôt que Leopardi. Ce type de « déplacements », les compensations auxquelles on peut procéder entre divers points du texte ne lui semblent pas être des marques d'irrespect à l'égard de l'original. Au cours de la brève session de questions-réponses qui a suivi, j'ai essayé de le pousser dans ses retranchements sur la question du respect de l'univers culturel de l'original, en lui demandant si, lors d'une cérémonie mortuaire en Inde, les « mourners » (clin d'œil à la liste ATLF) devraient être « rhabillés » en noir pour des lecteurs européens. « Évidemment non ! », a-t-il répliqué.

Mon opinion : plutôt informelle, cette conférence n'avait pas de plan clair et net ni une thèse spécifique à démontrer. Les exemples portaient un peu dans tous les sens, et les commentaires d'Eco sur ces exemples n'étaient guère développés. Bref, malgré tout le respect qu'il m'inspire en tant que sémiologue et écrivain, je dirai que, pour le moment, en ce qui concerne la traduction, Eco tâtonne encore – ce qu'il a plus ou moins reconnu, d'ailleurs, à propos de l'ouvrage publié par l'université de Toronto... dont il déconseille la lecture, désirant retravailler la question. En toute franchise, j'ai été un peu déçue et suis restée sur ma faim, même s'il est, en un sens, rassurant de se dire que dans un domaine, au moins, on peut en savoir plus que lui ! J'ai cependant été contente d'entendre réaffirmer de sa bouche certaines évidences qui ne le sont pas toujours pour les profanes, comme le fait que l'on ne traduit pas des langues, mais des textes.